

# Poétique du corps marqué: blessures et écritures mystiques

## Dominique de Courcelles

La question d'un corps énigme qui fait parler et d'un corps lui-même langage, la question des personnes marquées, blessées dans leur corps, c'est-à-dire stigmatisées, donc la question des stigmates, est très exactement celle de la confrontation du corporel et du spirituel, de l'humain et du divin. Elle est donc très ancienne et se retrouve sous des formes variées dans les différentes religions. Corps visible, corps mortel, le corps marqué, blessé, stigmatisé est le lieu d'une manifestation, d'une représentation<sup>1</sup>.

### **Le lien entre la divinité et l'humanité, le corps marqué, l'empreinte divine, le stigmaté**

Le stigmaté, en tant que marque, trace, suppose un support, un geste qui atteint ce support et un résultat en creux ou en relief. La marque, la trace, ne fabrique rien: le corps reste corps. Mais la marque produit le corps stigmaté. Le stigmaté a une valeur heuristique, une valeur d'expérimentation ouverte. La stigmatisation implique des relations matérielles qui donnent lieu au corps stigmaté, qu'il soit marqué par des marques disposées sur le corps comme les blessures du Christ, ou marqué par telle maladie, ou marqué par la marque d'infamie comme le fer rouge. La stigmatisation engage ainsi tout un ensemble de relations abstraites, mythes, fantasmes, croyances, connaissances. La stigmatisation est à la fois processus et paradigme: elle a le sens physique d'un protocole expérimental et le sens gnoséologique d'une appréhension du monde, de l'humain, du divin<sup>2</sup>.

La stigmatisation est un acte violent, c'est aussi un acte créateur: violence sur le corps et création d'une forme qui fait sens. La stigmatisation transmet physiquement et pas seulement optiquement la ressemblance et la reconnaissance de la chose ou de

---

1 Cette conférence reprend et développe plusieurs points que j'ai abordés dans le Cahier de L'Herne *Stigmates* (dirigé par Dominique de Courcelles), Paris, 2001.

2 Claude Lévi-Strauss: *La pensée sauvage*, Paris, Ed. Plon, 1962, p.3-47; et Georges Didi-Huberman: *L'empreinte*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1997, p. 23-35.

l'être qui marquent, qui tracent: Dieu, nature de la maladie, jugement politique ou social. Il n'y a pas ici imitation figurative mais reproduction, copie charnelle, une technique de "légitimité" pour la ressemblance. La reproduction est transmission. Mais la marque, la trace, permet aussi la fiction, la tricherie, la confusion possible des référents. La loi de la stigmatisation, divine ou humaine, n'a rien à voir avec la technique de la stigmatisation. Cette contradiction pose le problème du discernement du pouvoir légitime ou factice, divin ou satanique, que la blessure du stigmaté est capable d'incarner.

Le désir toujours inassouvi de voir face à face le référent ultime de la marque divine, blessure, coupure, plaie, circoncision, dans tous les cas douleur et épreuve, hante en Occident les hommes des trois religions monothéistes, c'est-à-dire du judaïsme, du christianisme et de l'islam. Le corps marqué et souffrant de l'empreinte divine, coupé, blessé, stigmatisé, suppose l'institution d'un régime paradoxal de visualité, puisque le divin est incommensurable, indicible, inconnaissable, tout autre, que l'on soit en religion juive, musulmane ou chrétienne. Le texte sacré et fondateur, la Bible, rapporte que le patriarche Jacob lutta toute une nuit avec Dieu et en reçut au matin une blessure à la hanche ; cette blessure douloureuse instaure la reconnaissance par l'homme de l'Autre divin, de sa transcendance mais aussi de son érotisme. Le patriarche blessé désigne aussi bien le serviteur souffrant de la Bible, le peuple juif soumis en son entier à l'esclavage et à la mort, que tel saint musulman douloureusement marqué dans sa chair ou tel saint chrétien affecté par la passion de son Christ. La blessure mystique fait éclater les temporalités, met en contact l'ancien et le nouveau, autrefois avec maintenant, crée un anachronisme, une image dialectique au sens de Walter Benjamin<sup>3</sup>. Les oppositions courantes du visible et de l'invisible, du sensible et de l'intelligible, etc. sont remises en cause.

### **Le fondateur du christianisme, un juif crucifié**

La religion chrétienne s'est constituée autour des actes et des paroles d'un juif, Jésus de Nazareth dit le Christ, qui a subi à Jérusalem, à l'époque de la domination romaine sur le monde méditerranéen, la mort infamante des esclaves et des criminels, la crucifixion. Ce personnage est reconnu par ses disciples comme vrai Dieu et vrai homme, qui ressuscita après sa mort. Dieu se serait fait homme pour mourir et racheter par sa mort, donc faire vivre éternellement, les hommes qui s'étaient totalement séparés de

---

3 Walter Benjamin: «L'œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique», 1935–1939, trad. Maurice de Gandillac, Pierre Rusch et Rainer Rochlitz, *Œuvres III*, Paris, Ed. Gallimard, Folio essais, 2000, p. 67–113 et 269–316. Et aussi: Pierre Fedida: "Passé anachronique et présent réminiscent. Epos et puissance mémorielle du langage", dans *L'écrit du temps*, 10 (1985), p. 23–45.

lui par leur péché. Selon la tradition, il serait mort un vendredi, aurait été mis au tombeau dans la nuit de vendredi à samedi et aurait ressuscité à l'aube du dimanche. Le mystère de l'incarnation de Dieu dans un homme et de la passion divine est au centre des croyances et du culte de l'Église chrétienne, c'est-à-dire de la communauté des chrétiens. L'image du Christ sur la croix s'est imposée au regard des croyants et a servi de base à l'enseignement des autorités de l'Église. La dévotion aux plaies sanglantes du corps du Christ en passion, au sang du Christ, au corps mort du Christ s'est répandue dans toute la chrétienté. L'imitation chrétienne du Christ passe par l'imitation de ses souffrances et de sa mort, c'est par cette imitation que s'acquiert la sainteté. C'est pourquoi tous les martyrs, tués pour leur attachement et leur foi en le Christ homme et Dieu, sont reconnus comme saints par l'Église chrétienne.

*Illustrations :*

–*Mathias Grünewald (vers 1460–1528) :*

°*Retable d'Issenheim, tableau central, Colmar, Musée Unterlinden.*

°*Crucifixion, Karlsruhe Staatliche Kunsthalle : ensemble et détail du corps du crucifié.*

*L'austérité, le caractère spectral des tons sont remarquables.*

– *Georges Rouault (1871–1958)*

*(ami de Léon Bloy)*

*Crucifixion vers 1939*

*Paris, appartient à la famille du peintre.*

–*Diptyque de Hans Pleydenwurff (vers 1420–147) :*

°*L'homme de douleurs, volet gauche du diptyque, avant 1464*

*H 0,34 ; L 0,23*

*Bâle, Öffentliche Kunstsammlung.*

°*Le comte Georg von Lowenstein, volet droit du diptyque.*

*Tous ces tableaux expriment bien la fascination éprouvée par les chrétiens pour la matérialité du corps blessé et mort de Dieu fait homme. En cette matérialité même, les chrétiens trouvent la vie.*

–*Martyre de saint Thomas de Canterbury dans sa cathédrale, par Maître Francke connu de 1400 à 1425, scène du Retable des Navigateurs pour l'Angleterre, retable de saint Thomas, commencé en 1424, Hambourg, Kunsthalle.*

–*Martyre de saint Sébastien,*

*Andrea Mantegna (1431–1506)*

*Paris, Musée du Louvre*

*(église d'Aigueperse en Auvergne, mariage de Claire de Gonzague avec le duc de Bourbon–Montpensier en 1481).*

Le corps du Christ fut descendu de la croix par ses disciples, enveloppé dans

un linceul et déposé dans un tombeau. Le Christ étant ressuscité, le linceul, devenu inutile, fut conservé pieusement par ses disciples. Selon la tradition, il se trouverait actuellement dans la cathédrale de Turin en Italie et dénommé Saint Suaire de Turin. Le Saint Suaire de Turin porte en effet les traces bien visibles d'un corps crucifié et a fait l'objet de nombreuses reproductions et d'études scientifiques.

*Illustrations :*

–*La descente de croix (fragment d'un diptyque):*

*Ecole de Bonaventura Berlinghieri, presque contemporain de saint François d'Assise*

*vers 1235*

*Florence, musée des Offices.*

–*Images du Saint Suaire :*

◦*D. Mallonio et A. Paleotti Jesu Christi crucifixi stigmata... Venise, 1606. Partie faciale de l'empreinte du suaire sous le titre Torcular calvaci, présentée verticalement.*

◦*Sacratissimarum Christi manuum situs.*

## **Le premier stigmatisé chrétien, le modèle de la stigmatisation chrétienne**

Au début du 13<sup>ème</sup> siècle, François d'Assise (1181–1226), fils d'un riche marchand d'Assise, décide de vivre à l'imitation du Christ dans la plus grande pauvreté. Il donne tous ses biens aux pauvres et fonde un Ordre mendiant qui porte son nom. Les moines franciscains, qui vivent dans les villes des aumones que leur donnent les fidèles, ont pour mission d'enseigner l'imitation du Christ. François d'Assise est le premier dans la chrétienté qui, ayant joué le Christ en actes et en paroles, étant devenu «à l'image du Christ» selon ses témoins et ses biographes, rejoint la représentation même du Christ souffrant sur la croix; le saint porte en effet sur son propre corps les marques de la crucifixion du Christ, c'est-à-dire les traces des clous aux mains et aux pieds, et la marque du coup de lance qui avait été porté au côté du Christ déjà mort.

En effet, le 14 septembre 1224, François reçoit les stigmates dans les solitudes du mont Alverne. Les empreintes laissées dans sa chair traduisent son nouveau statut; il est devenu une image. François meurt le 3 octobre 1226, ayant gardé, avec son seul témoin, le secret de sa stigmatisation. Ses disciples et biographes, dans un souci de propagande, observent et décrivent alors le phénomène qui se révèle sur son corps mort, insistent sur sa nouveauté, veulent présenter, rendre visibles à toute la communauté chrétienne les marques. Nombreux sont les artistes qui ont peint la scène de la stigmatisation de saint François. François d'Assise est reconnu saint par l'Église en 1228. En 1337, les religieux franciscains instituent une fête solennelle des stigmates. François d'Assise

est le modèle des stigmatisés<sup>4</sup>. Le terme «stigmates» acquiert, après la mort de François d'Assise, son sens actuel : ce sont des blessures organiques apparues spontanément, qui, par leur emplacement et leur forme, rappellent les blessures subies par le Christ lors de la crucifixion et de la passion, d'abord les marques des clous aux mains et aux pieds, le coup de lance au côté, puis les traces sanglantes de la couronne d'épines au front et à la tête. A cela, viennent s'ajouter les larmes et les sueurs de sang de l'agonie dans le jardin de Gethsémani.

François d'Assise est aussi un grand poète, célèbre pour ses «cantiques des créatures», qui sont autant de poèmes de jubilation devant la beauté du monde créé par Dieu.

*Illustrations :*

—Giotto (1267–1337) :

*Saint-François recevant les stigmates*

*Fresque, Florence, église de Santa Croce.*

*La représentation de Giotto est tout à fait saisissante. Le Christ crucifié apparaît dans le ciel avec les deux paires d'ailes flamboyantes d'un séraphin. Il appose par rayons lumineux les stigmates de sa passion au corps du saint qui s'inscrit dans son exacte continuité verticale, cependant que son ombre paraît creuser la roche de la montagne.*

—Domenikos Theotokopoulos El Greco (1541–1614) :

*Saint-François recevant les stigmates vers 1600–1605*

*Madrid, Musée Cerralbo.*

*Ici la représentation de l'impression des stigmates est beaucoup plus sobre. Tout est intériorisé, intimisé. La violence de l'expérience vécue par le stigmatisé est signifiée par les effets d'éblouissements sur l'ombre des gris parfois violines.*

## **Le corps marqué dans l'espace de la représentation, le corps image**

Après avoir joué le Christ, après avoir été un simulacre de Christ dans sa vie de converti, François inscrit sur son corps le témoignage du Crucifié, devient la «copie efficace» du Crucifié. Il développe bientôt toute une tradition de «fous de Dieu» qui emploient des recettes éprouvées pour inscrire à leur tour sur leurs corps les marques de la passion.

---

4 E. Gilson: "L'interprétation traditionnelle des stigmates", dans *Revue d'histoire franciscaine*, 2 (1925), p. 467–479. Cf. A. Vauchez: "Les stigmates de saint François et leurs détracteurs dans les derniers siècles du Moyen Age", dans *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*, 80 (1968), p. 595–625. Egalement: *La Sainteté en Occident aux derniers siècles du Moyen Age d'après les procès de canonisation et les documents hagiographiques*, Rome, Publ. de l'Ecole Française de Rome, 1981, p. 499–518. Chiara Frugoni: *Francesco e l'invenzione delle stimmate. Una storia per parole e immagini fino a Bonaventura e Giotto*, Turin, Ed. Einaudi, 1993; *Saint François d'Assise. La vie d'un homme*, chap. 6: "Les stigmates: découverte, récit pieux ou invention?", Paris, Ed. Noësis, 1997.

Après François d'Assise, les cas de stigmatisation se succèdent, comme autant de «tirages» de la «copie efficace». Les «deux natures» du Christ dans l'incarnation, forma dei et forma hominis –forme de Dieu et forme de l'homme– trouvent leur répondant exact dans la réversibilité des stigmates qui peuvent être sanglants ou lumineux. Toute une poétique du sang s'élabore : la dévotion au sang versé par le Christ suscite la volonté de verser son propre sang pour imiter le Christ et participer à sa divinité. Ceux qui ne sont pas stigmatisés se flagellent, portent des ceintures composées de pointes de fer, des vêtements de chanvre piquant, opérant ainsi eux-mêmes le marquage sanglant de leur corps et s'inscrivant dans la continuité du corps divin et des blessures divines. Toutes ces manifestations peuvent être dénommées «blessures d'amour». Nombreux sont ceux et surtout celles qui écrivent leur expérience et leur dévotion au sang.

Une femme, la tertiaire dominicaine Catherine de Sienne (1347–1380), laïque rattachée à l'Ordre religieux de saint Dominique, qui est aussi un Ordre mendiant comme celui de saint François d'Assise, reçoit en 1375 des stigmates lumineux. Elle a relaté ainsi sa stigmatisation à son confesseur Raymond de Capoue: «Je vis le Seigneur crucifié descendant vers moi dans une grande clarté. L'élan de mon âme voulant courir au-devant de son Créateur fit relever mon corps. Alors je vis descendre sur moi, des marques de ses blessures très saintes, cinq rayons de sang dirigés vers mes mains, mes pieds et mon cœur, et je m'écriai aussitôt : Ah, Seigneur, mon Dieu, que les marques n'apparaissent pas en dehors sur mon corps ! Je parlais encore que les rayons, avant de m'atteindre, changèrent leur couleur de sang en blancheur éclatante. C'est sous forme de pure lumière qu'ils me frappèrent aux cinq endroits du corps : aux mains, aux pieds et au cœur». Le récit de Catherine rappelle très exactement la peinture de la stigmatisation de François d'Assise par Giotto ; les plaies du crucifié dardent des rayons aux endroits correspondants sur le corps du visionnaire. Si les marques des blessures n'apparaissent pas sur le corps de Catherine, la douleur qu'elles occasionnent est atroce, à tel point que Catherine croit en mourir. Mais cette douleur est assumée dans la joie, comme chez François d'Assise. La stigmatisation avec l'atroce douleur n'implique donc pas, dans le cas de Catherine, la matérialité des plaies. Mais il semble prouvé que la marque des stigmates apparut sur son cadavre quelques heures après sa mort. Catherine est reconnue sainte par l'Eglise en 1461.

Catherine, qui ne sait pas écrire, a dicté à son confesseur, un religieux dominicain, au cours d'une longue extase de plusieurs jours un extraordinaire *Dialogue* de l'âme –elle-même– avec Dieu. Ce texte est une méditation sur le sang et la lumière<sup>5</sup>, un

---

5 Cf. Dominique de Courcelles : *Le Dialogue de Catherine de Sienne*, Paris, Ed. du Cerf, 1998.

chef-d'œuvre de la littérature italienne du 14<sup>ème</sup> siècle.

*Illustrations :*

–*Andrea Vanni (14<sup>ème</sup> siècle)*

*Catherine tenant un lys et montrant ses stigmates.*

–*Sodoma (16<sup>ème</sup> siècle)*

*Le Svanimento de sainte Catherine.*

*Fresques de l'église San Domenico de Sienne.*

*La force de la royale Catherine s'oppose à la morbidité souffrante du Svanimento.*

La stigmatisation est une mise en représentation du corps. Le corps mis à nu devient une surface de figuration. Le corps devient au terme du processus une figure autonome, désignant de façon explicite sa matrice, le Crucifié. La parole est exclue, le corps s'exprime par ses marques, par ses gestes, par ses exsudations. Le corps stigmatisé entre dans l'espace de la représentation, un espace d'abord intime, secret, puis voué à l'effraction, au dévoilement: dévoilement qui est aussi celui d'un contact retrouvé avec le divin. L'efficacité du stigmaté consiste à être un art de la mémoire qui concerne aussi le futur.

Le mystique revendique la croix, c'est-à-dire la participation aux différents états de la passion du Christ, dans une sorte de mimétisme unitif.

*Illustrations :*

– *Giovanni Bellini (1430–1516)*

*Christ bénissant.*

*Paris, Musée du Louvre.*

–*Christ souffrant de Albrecht Dürer (1471–1528)*

*Ecce Homo vers 1505*

*Karlsruhe, Kunsthalle.*

–*Visage du Christ crucifié de Georges Rouault (1871–1958) :*

*Ecce Homo 1952*

*Paris, coll. Particulière.*

–*Thérèse Neumann : mouchoir qui a servi à recueillir le sang du front et de la tête de la stigmatisée le vendredi saint 1959.*

Anne-Catherine Emmerick (1774–1824), de Westphalie, explique qu'elle ressent en permanence les douleurs de la couronne d'épines qu'une main invisible lui aurait imposée durant une extase, alors qu'elle priait devant un crucifix : «comme si un cercle d'épines entourait ma tête, comme si mes cheveux étaient des piquants, si bien que je ne pouvais jamais poser ma tête sur un oreiller sans éprouver de vives souffrances» (Enquête épiscopale de 1813).

–*Empreintes du sang de la double croix stigmatique que portait Anne-Catherine Emmerick (1774–1824) sur l'abdomen.*

Saint François de Sales, au 17<sup>ème</sup> siècle, dans son *Traité de l'amour de Dieu* (1616) explique le phénomène par l'action, sur le corps, de l'âme brûlant d'amour de compassion pour le divin Crucifié: «Or l'âme, comme forme et maîtresse du corps, usant de son pouvoir sur celui-ci, imprima les douleurs des plaies dont elle était blessée aux endroits correspondant à ceux auxquels son amant les avait endurées. L'amour est admirable pour aiguïser l'imagination afin qu'elle pénètre jusqu'à l'extérieur... L'ardent séraphin darda des rayons d'une clarté si pénétrante qu'elle fit réellement en la chair les plaies extérieures du crucifix que l'amour avait imprimées intérieurement en l'âme» (livre 6, chap. 15). On retrouve ici l'iconographie de Giotto et le récit de Catherine de Sienne. Mais il est clair que l'auteur peine à cerner la réalité à la fois spirituelle et organique des corps blessés par stigmatisation.

Il est notable que les marques des stigmatisés évoluent en fonction des connaissances archéologiques et scientifiques se rapportant à la crucifixion du fondateur du christianisme. Le rôle du témoin ou des témoins de la stigmatisation est considérable: c'est le témoin qui donne la nouvelle image du Crucifié, qui définit le devenir image, qui pénalise l'image.

*Illustrations :*

–*Portrait peint anonyme de Anne-Catherine Emmerick (1774–1824).*

Le témoignage du Dr Krauthausen, lors de l'enquête épiscopale de 1813, est le suivant : « Je vis, sur le dos des mains et des pieds, une plaie ovale longue d'un demi-pouce environ ; dans la paume des mains et à la plante des pieds, les plaies étaient plus petites ; toutes atteignaient le derme ; elles étaient saines, la périphérie quelque peu enflammée, mais on n'y voyait pas de pus... Au front j'observai d'innombrables petits points d'ou coulait sans cesse le sang ».

–*Photographie du moine capucin Padre Pio de Pietrelcina (1887–1968), Italie: la première photographie des stigmates réalisée en 1919.*

Le journaliste Emilio Brunatto a décrit en ces termes les stigmates: «Les stigmates se présentaient comme des taches de couleur rouge-brun, nettes, rondes, d'environ 2 cm de diamètre, aux deux côtés des mains et des pieds, et une tache linéaire de même couleur, d'environ 7 cm de longueur pour 1 cm de largeur, au thorax de gauche... Les neuf taches étaient en réalité des membranes faisant corps avec l'épiderme environnant... quelque temps après, des gouttelettes de sang commencèrent à filtrer tout autour des membranes... ».

## **Les femmes blessées**

Si le premier stigmatisé est un homme, l'expérience de la stigmatisation est presque exclusivement féminine. Les stigmatisées sont donc nombreuses dans

l'histoire du christianisme ; elles se définissent comme imitatrices de Catherine de Sienne et en référence à François d'Assise. La vision de Catherine de Sienne se retrouve chez presque toutes les stigmatisées qui l'ont suivie. Elle détermine ce que l'on peut appeler une stylistique de la stigmatisation. Il y a des filiations de stigmatisé(e)s. Les paroles et les écrits des femmes ont décrit avec précision les circonstances –qui sont des extases, des visions– des blessures mystiques et leurs effets dans l'âme et dans le corps<sup>6</sup>.

Les stigmates procèdent de blessures d'amour, selon un mode analogue à celui de la transverbération, mais avec des effets différents dans l'âme et dans le corps. La religieuse Thérèse d'Avila (1515–1582), de l'Ordre du Carmel, a raconté son expérience de la «blessure d'amour» par transverbération, grâce concédée à l'âme en vue de sa purification. Il s'agit ici d'une blessure invisible : «Cette douleur n'est pas une blessure matérielle ; elle n'atteint que l'intime de l'âme, sans que s'ensuive une douleur corporelle, sans laisser de marque sur le corps» (*Cuenta de conciencia*, 58, 14 et 54). Elle l'a expérimentée à plusieurs reprises entre 1559 et 1562: «Je voyais près de moi, à ma gauche, un ange en sa forme corporelle... qui tenait dans la main un long dard en or, dont la pointe en fer portait, je crois, un peu de feu. Je crus sentir qu'il l'enfonçait à travers mon cœur à plusieurs reprises, atteignant jusqu'aux entrailles : on eût dit que ce fer les emportait avec lui lorsqu'il était retiré, me laissant tout embrasée d'un immense amour de Dieu. La douleur était si vive qu'elle me faisait pousser ces gémissements dont j'ai parlé. Mais la suavité causée par ce tourment ineffable était si excessive que l'âme ne peut en désirer la fin, ni se contenter de rien, hormis Dieu. Ce n'est pas une douleur corporelle, mais spirituelle, pourtant le corps ne manque pas d'y participer quelque peu, et même beaucoup» (*Vie*, chap. 29). Ce récit est, dans la littérature mystique, le premier qui décrive la transverbération, comme blessure invisible. Cette transverbération est aussitôt comparée à la stigmatisation de François d'Assise : «Si le Séraphin ou le Seigneur des Séraphins blessa les mains, les pieds et le côté de saint François, il blessa la poitrine et le cœur de Thérèse», écrivent les religieux de l'Ordre du Carmel. On confondra parfois transverbération et stigmatisation. Mais la transverbération a une intensité variable et sa répétition accroît la jubilation intérieure, elle n'est accompagnée chez

---

6 La contribution la plus importante à l'histoire générale des stigmatisés du christianisme date du siècle dernier. Elle est effectuée sans la moindre critique et dans une intention purement apologétique par le Dr Antoine Imbert–Gourbeyre: *La stigmatisation* (parution en 1894), édition établie par Joachim Boufflet qui a commenté et complété l'étude d'Imbert–Gourbeyre, Grenoble, Ed. Jérôme Millon, 1996. Un ouvrage fondamental est: *Etudes carmélitaines*, "Douleur et stigmatisation", Paris, t. 21, 1936. Et surtout l'important article de Pierre Adnès, "Stigmates", dans *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique*, t. 14, fasc. XCV, Paris, 1990, col. 1211–1243.

Thérèse d'Avila d'aucun effet corporel. Thérèse d'Avila est l'auteur de plusieurs ouvrages mystiques qui sont des chefs-d'œuvre de la littérature espagnole<sup>7</sup>.

*Illustration :*

–*La transverbération de Thérèse d'Avila par Gian Lorenzo Bernini, dit Le Bernin. Rome, église Santa Maria della Vittoria*

S'inscrivant dans la continuité des expériences mystiques de Catherine de Sienne et de Thérèse d'Avila, le cas de l'Italienne Véronique Giuliani (1660–1727), moniale capucine, c'est-à-dire de l'Ordre franciscain, est particulièrement remarquable. Véronique Giuliani est l'auteur d'un *Journal* –Diario de plus de vingt-deux mille pages, écrit entre 1693 et sa mort en 1727. Elle écrit au jour le jour dans les cahiers que lui fournit son confesseur et qu'elle lui rend une fois remplis, sans jamais se relire ni comparer ce qu'elle a écrit. Descriptions et analyses se succèdent. Elle se meut dans un monde visionnaire de symboles. Elle assiste ainsi à la lévitation et à la transverbération de Thérèse d'Avila : «Le Seigneur me dit : C'est ma bien-aimée Thérèse, et je veux te montrer la façon dont je la blessai avec un dard d'amour... D'un coup, je la vis debout comme si elle était soulevée en l'air par l'extase. Devant elle était un ange resplendissant, qui tenait à la main une lance d'or : il la plongea dans le cœur de Thérèse qui devint semblable à une fournaise ardente, embrasée d'amour» (*Diario*, vol.2, p.281). Véronique est elle-même transverbérée, mais son cœur est déjà dans la croix : «Mon ange gardien apparut tenant une croix renfermant mon cœur blessé ; le Seigneur le prit, puis, d'un coup, le transperça de part en part avec la lance. O Dieu, quel amour brûlant, je ressentis alors » (*Diario*, vol.2, p.281). Il y a là une poétique singulière de la mystique, qui ne saurait être la seule reproduction des expériences mystiques antérieures, les plus extraordinaires soient-elles.

Véronique Giuliani a raconté sa stigmatisation du vendredi saint 1697, en des termes qui rappellent le tableau de Giotto, mais avec une réinterprétation propre: «Jésus me dit : Je te pardonne... en signe de cela, j'imprimerai également ces signes en toi. En un instant, je vis sortir de ses plaies très saintes cinq rayons resplendissants qui tous s'abattirent sur moi ; je les vis devenir tels de petites flammes. Dans quatre d'entre elles étaient les clous, la cinquième renfermait la lance, comme d'or, tout embrasée qui me traversa le cœur de part en part ; et les clous transperchèrent mes mains et mes pieds. J'en éprouvai une vive douleur, mais, en cette même douleur, je me sentais et me voyais toute transformée en Dieu » (*Diario*, vol.1, p.897).

D'une façon générale, la production des stigmates s'effectue toujours au cours d'une extase; l'imagination et la volonté sont concentrées dans la contemplation douloureuse

---

<sup>7</sup> Je me permets de renvoyer ici à mon ouvrage *Thérèse d'Avila, femme d'écriture et de pouvoir dans l'Espagne du Siècle d'Or*, Grenoble, Ed. Jérôme Millon, 1993.

de la passion et de la mort du Christ. Les effets immédiats de l'impression des plaies sont la douleur physique souvent atroce, l'angoisse, les doutes, parfois la tentation du désespoir et du suicide. François d'Assise, qui connaît avec l'impression des plaies la joie de l'union à Dieu, demeure exceptionnel, comme l'est aussi Thérèse d'Avila, transverbérée, à la fois souffrant et jouissant. Il est remarquable que la stigmatisation de Véronique Giuliani, dans la continuité de l'expérience du père fondateur François d'Assise et par imitation de la transverbération de Thérèse d'Avila, comporte l'expérience mystique d'union transformante.

Tous ces exemples permettent de considérer que la personne mystique et stigmatisée est femme, parce que le Dieu chrétien s'est incarné dans un homme. Les écoulements menstruels de sang des femmes les placent dans un rapport privilégié d'analogie, voire d'identité, avec le Christ qui verse son sang et meurt pour sauver les hommes. La stigmatisation des femmes leur confèrerait alors un pouvoir sur la divinité et sur le masculin, parce qu'elle est dévoilement d'un contact retrouvé avec le divin, approche de la vérité.

*Illustrations :*

–Giotto (1267–1337)

*La déposition de croix : détail : le visage de la Mère contre le visage du Fils mort. Padoue, fresque, chapelle Scrovegni.*

– Cosmé Tura 1430–1495

*Pietà : La Vierge et Mère portant le corps mort de son Fils divin.*

*Venise, Musée civique Correr.*

–Maître de Véronique (actif à Cologne, Allemagne, vers 1400) :

*La sainte femme Véronique– dont le nom est vera icona, vraie image– ayant essuyé le visage ensanglanté du Christ avec un linge constata que le linge gardait imprimé l'image du visage divin.*

*Munich, Ancienne Pinacothèque.*

–El Greco Domenikos Theotokopoulos (1541–1614)

*La Sainte Face vers 1600*

*Madrid, Musée du Prado.*

–Visage du Christ crucifié de Georges Rouault (1871–1958) :

*Christ flagellé 1905*

*New York, coll. Walter P. Chrysler Jr.*

–Photographie de l'Allemande Thérèse Neumann (1898–1962) en passion de stigmatisation, le vendredi saint 1953 :

*Thérèse Neumann a le visage et les mains inondés de sang<sup>8</sup>.*

---

<sup>8</sup> Cf. Joachim Boufflet: *Thérèse Neumann ou le paradoxe de la sainteté*, Paris, Ed. du Rocher, 1999.

Dans son *Diario*, Véronique Giuliani écrit le vendredi saint 1697 : «Je me retrouvai les bras ouverts et raidis, avec de grandes douleurs dans les mains, les pieds et le cœur. Je sentais que la plaie du cœur était ouverte et saignait. Je voulus la voir, mais je ne le pus, à cause de la douleur dans les mains. A la fin, je la vis, elle était bien ouverte. Je voulus écrire, mais je ne pus tenir la plume en main. Du sang qui coulait, je traçai plusieurs fois le nom de Jésus, le priant de me faire la grâce de pouvoir écrire un peu, car je désirais rédiger une brève relation pour mon confesseur. J'essayai donc d'écrire, pour voir si j'en serais capable. Mais j'éprouvais alors dans les plaies une douleur telle que je ne pus aller plus avant» (vol. 1, p. 897–898).

La stigmatisation est un phénomène inépuisable, inextinguible : «Je suis en agonie jusqu'à la fin du monde», dit le Christ par la voix des mystiques et de Pascal au 17<sup>ème</sup> siècle. La réforme de Port–Royal par la jeune abbesse Angélique Arnauld s'inscrit dans une mystique du sang et de la mort<sup>9</sup>. La blessure sanglante, à l'imitation du Christ, est une victoire sur la mort.

*Illustrations :*

–*Andrea Mantegna (1431–1506)*

*Christ mort*

*Milan, Brera*

*La technique du raccourci est tout à fait remarquable, nouvelle. A remarquer également les tons de gris et mauve du cadavre.*

*A partir du 16<sup>ème</sup> siècle, d'abord en Italie puis généralement en Europe, les médecins commencent à approfondir leurs connaissances anatomiques à partir des cadavres et à pratiquer la dissection dans les facultés des arts, c'est-à-dire dans les universités.*

–*Philippe de Champaigne (1602–1674)*

*Ecce Homo*

*Musée de Port–Royal des Champs.*

La stigmatisation permettrait ainsi aux femmes de participer à l'histoire de l'accès à la vérité, à l'histoire du travail philosophique qui a aussi pour axe éros et le désir, le corps et la pensée. Or cette participation leur est traditionnellement refusée. L'érotique paraît donc nécessaire à l'accès à la vérité divine, qui est ici celle des corps blessés, marqués. Mais quel est le statut de la femme dans cette érotique? Quel est le mode d'apparition de la différence des sexes dans la question de la stigmatisation? La stigmatisation chrétienne paraît liée à la construction de rôles sexués dans les sociétés chrétiennes. Les femmes qui n'ont accès ni aux savoirs théologiques, ni aux pouvoirs institutionnels, exposent un savoir et un pouvoir du corps. Plus généralement, le stigmaté aurait ainsi quelque chose à dire du rôle sexué du stigmatisé<sup>10</sup>. Alors que

---

<sup>9</sup> Pour plus de détails, voir Dominique de Courcelles : *Le sang de Port–Royal*, Paris, Ed. de l'Herne, 1994.

le corps de l'homme est marqué au rythme de son insertion au dehors, activé par la guerre, le commerce ou la chasse, celui de la femme serait particulièrement marqué par la transformation en signifiants des symptômes qu'il produit. Si le dévoilement de la femme stigmatisée –la publicité faite autour d'elle– entraîne son appropriation symbolique par un groupe social et annonce en général sa mort prochaine, il annonce aussi la transformation de son corps en reliques<sup>11</sup>.

*Illustrations :*

–*Image populaire de Anne–Catherine Emmerick (1774–1824) : l'image de dévotion a un pouvoir de protection, parce qu'elle participe du pouvoir sacré qui est reconnu au corps stigmatisé qu'elle représente.*

En Westphalie (Allemagne), Anne–Catherine Emmerick a des plaies qui saignent le vendredi, comme la double croix sur sa poitrine et la couronne d'épines ; elle n'absorbe aucune nourriture. Elle est soumise à des enquêtes d'une extrême brutalité. Après sa mort, elle fait l'objet d'un culte populaire. Les objets qui lui ont appartenu ou qu'elle a touchés, des morceaux de ses vêtements, ses cheveux sont considérés comme des reliques.

–*La stigmatisée française Marthe Robin (1902–1981), Châteauneuf de Galaure, Drome, France.*

*Marthe Robin est ici montrée couchée dans le lit dont elle était incapable de bouger, puisqu'elle vécut plus de trente ans en ne se nourrissant que d'hostie, et qui sera son lit de mort.*

Le phénomène de la stigmatisation a des implications politiques et sociales. La personne stigmatisée s'impose au centre de la cité, peut participer aux grands événements de l'histoire de l'Église, en se référant toujours à l'image du Christ sur la croix. Un lien très fort se noue entre la personne stigmatisée et sa communauté d'appartenance, urbaine ou rurale. L'unité de tel ou tel groupe se trouve renforcé ou, au contraire, il y a éclatement ; les pouvoirs se trouvent parfois redistribués. La personne stigmatisée peut être prise en charge par l'autorité politique qui prétend ainsi attirer la prospérité sur ses entreprises. Elle est plus généralement prise en charge par l'autorité ecclésiastique, qui veut la protéger mais aussi la contrôler ; il

<sup>10</sup> On peut se reporter aux études de: Caroline Bynum: *Jeûnes et festins sacrés, les femmes et la nourriture dans la spiritualité médiévale*, Paris, Ed. du Cerf, 1994. Jean–Noël Vuarnet: *Le dieu des femmes*, Paris, Ed. de l'Herne, 1989; *Extases féminines*, Paris, Ed. de l'Herne, 1991. Et également: Geneviève Fraisse: *La différence des sexes*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996.

<sup>11</sup> Cf. Odile Cielier: *Le signe du linceul. Le Saint Suaire de Turin: de la relique à l'image*, Paris, Ed. du Cerf, 1992.

Joachim Boufflet: *Les stigmatisés*, Paris, Ed. du Cerf, 1996... Et toutes les monographies disponibles, par exemple: Joachim Boufflet: *Anne–Catherine Emmerick, celle qui vécut la Passion du Christ*, Paris, Presses de la Renaissance, 2004.

s'agit surtout de réfréner l'influence qu'elle exerce sur les foules, afin de contrer tout élan désordonné de la piété populaire.

C'est ainsi que les phénomènes physiques des blessures mystiques, à l'imitation du Christ homme et Dieu mort crucifié, pensés comme langage d'un Dieu Tout Autre, ont constitué dans le christianisme un message à la fois lisible et dérobé, une réalité provocante et fascinante. Le corps blessé divin, à la différence de tous les corps divins imaginés par les Grecs et les Latins, à la différence de tous les autres dieux, éternels et incorruptibles, est à la fois dans l'immanence et la transcendance. C'est à son essence inconnaissable et indicible comme à son existence tragiquement humaine qu'ont affaire ses disciples et ses poètes, et très spécifiquement les femmes. L'exhibition des corps comme énigmes prouve la passion des signes et de la «présence réelle» du divin. Les corps blessés ressortissent à une poétique de la signification, à une esthétique du pathique ; ils sont appels au discours et défi lancé au discursif. Ils sont en christianisme la métaphore douloureuse et lumineuse d'un divin inaccessible.

### **Épilogue : au risque de l'interprétation**

Le phénomène de la marque, de la trace, de l'empreinte divine a inspiré de nombreux auteurs, poètes, philosophes, théologiens, spirituels. Le stigmaté, écriture mystique, est sujet d'écriture et d'interprétation. De la mystique du sang, si importante dans le christianisme, aux blessures exquises, de la stigmatisation à ses inversions désignées comme marques démoniaques ou vampiriques, il y a des échos, des rappels et des échanges réciproques. La blessure sanglante et l'écoulement du sang, le rôle de la femme, les rapports entre la passion sanglante et l'être, entre la douleur et la sainteté, ou entre le corps et l'âme sont autant de motifs qui importent hier et aujourd'hui à la créativité et à la réflexion en littérature ou arts plastiques<sup>12</sup>.

En épilogue de cette présentation, deux auteurs méritent une particulière mention, un écrivain et un dessinateur, Claudio Piersanti et Lorenzo Mattotti. Ils ont ensemble composé une extraordinaire bande dessinée intitulée *Stigmates*, parue aux Ed. du Seuil, à Paris, en 1998, qui retrace l'histoire d'un homme qui se retrouve soudain marqué de stigmates sanglants.

*Illustrations :*

---

<sup>12</sup> Par exemple: Dominique Autié: *Blessures exquises*, Paris, Ed. Belfond, 1994. Dominique de Courcelles: *Le sang de Port-Royal*, Paris, Ed. de L'Herne, 1994. Claude Louis-Combet: *Passions apocryphes*, Paris, Librairie José Corti, 1997.

—*Couverture du livre.*

—*Ce n'était pas mon cauchemar d'ivrogne habituel, les draps étaient maculés de sang, j'avais les paumes des mains amochées... J'appelai le médecin et on m'emmena aussitôt à l'hôpital.*

—<sup>o</sup>*D'après le récit du patient, les blessures sont apparues inopinément, saignant abondamment. On ne remarque pas actuellement de pertes hématiques, mais les blessures n'ont pas une évolution normale.*

—<sup>o</sup>*On ne constate aucune infection malgré l'absence du processus de cicatrisation qui, par contre, se déroule normalement dans le reste du corps. Les analyses sanguines n'ont rien révélé de particulier.*

—<sup>o</sup>*Fétides et suppurantes sont mes plaies à cause de mon péché.*

—<sup>o</sup>*Amis et compagnons s'éloignent de mes plaies et mes proches se tiennent à distance. —Je résolus de me tenir en esprit au pied de la Croix pour recevoir la Divine rosée qui en décollait.*

—<sup>o</sup>*Et baignez-vous dans le sang et enivrez-vous de sang.*

—<sup>o</sup>*Et rassasiez-vous de sang et revêtez-vous de sang.*

—<sup>o</sup>*Et si vous êtes infidèle, rebaptisez-vous dans le sang.*

—<sup>o</sup>*Je perds du sang depuis des années, mais je me sens toujours bien, c'est pas étrange ? Je ne suis pas un saint... Vous savez pourquoi on dit que je fais du bien ?*

—<sup>o</sup>*C'est parce que les gens sentent qu'on peut renaître comme moi je suis né de nouveau... Parce que rien, en réalité, n'est jamais perdu.*

—<sup>o</sup>*Mais ils ont jamais guéri, ces trous ? ...Et maintenant, qu'est-ce que tu vas faire ?*